

UNE PARTIE DE QUAT' SEPT

Deuxième prix du dernier concours littéraire de la Société des
Arts, Sciences et Lettres.

PAR LE DR

J.-E.-A. CLOUTIER

Bientôt s'engagea la partie de quatre-sept, bruyante, enthousiaste, pleine d'entrain et de gaieté. Ce fut l'oncle Samuel qui ouvrit le feu avec ma tante Zélie comme partenaire. C'étaient deux forts joueurs, ambitieux et retors. Aussi restèrent-ils à la table une bonne partie de la veillée; les relèves se succédant parfois avec une rapidité déconcertante.

L'oncle Samuel, goguenard et taquin, jubilait, et scandait chacun de ses hauts-faits de coups de poings sonores qui tombaient drus sur la table de chêne. Il se produisit même au cours de la soirée plusieurs incidents assez désagréables pour ceux qui en furent victimes, entre autres, deux "capots" qui échurent à l'oncle Désiré et à l'oncle Damase ainsi qu'à leurs infortunées partenaires.

Ce qui ne manqua pas à chaque fois d'exciter la verve gouailleuse des vainqueurs, de provoquer des explosions triomphales, les applaudissements et les sarcasmes de cet incorrigible gascon qu'était l'oncle Sam, accompagnés du rire perlé et moqueur de ma tante Zélie

La table de jeu était devenue le point de mire de toute l'assistance. Mon père, bien qu'il eut la réputation d'être un joueur redoutable, avait, lui aussi, ce soir-là, essuyé sa part de défaites. Anxieux de redorer son blason, il se décida, sur la fin de la veillée à tenter un suprême effort.

—Je prends les meilleurs avec Primitive, lança-t-il, comme un défi aux vainqueurs. On va voir si on n'en viendra pas à bout de ces veinards-là.

—Correct! acquiesça, d'un air narquois, mon oncle Samuel, toujours confiant dans son étoile. La partie d'honneur!

Bientôt les quatre antagonistes furent en présence. Tout le monde attentif s'était reserré autour de la table. Chacun prenant partie soit pour un côté soit pour l'autre. Les uns souhaitaient aux vainqueurs la continuation de leurs succès. D'autres et de beaucoup les plus nombreux ayant pour la plupart une petite vengeance à assouvir, appelaient de tous leurs vœux les plus grandes humiliations sur les armes de l'oncle Sam.

Les choses se firent en règle. Ils coupèrent d'abord pour la "donne" qui échut à mon père. L'oncle eut donc la main. La partie était devenue silencieuse, presque solennelle. On n'entendait

plus que le bruit de ces poings osseux martelant, rapides comme une grêle, le bois de la table.

La première manche se termina à l'avantage de mon père. Sept à quatre. Le silence s'était un moment rompu. Les spectateurs s'agitaient et commençaient à jubiler.

—Ah! Ah! Tu vas trouver la soupe chaude, mon Samuel, cria quelqu'un.

—Bah! Pourvu que ton petit chien d'hier soir ne s'ébouillante pas en la gobant, riposta ce dernier, reconnaissant la voix de Gédéon Fadasse, le maître-chantre, arrivé en *survenant* durant la veillée et à qui il avait, la veille, infligé une défaite humiliante.

Mon oncle à son tour mêla les cartes. On l'obligea à faire couper, car on se méfiait de lui. Il distribua, puis la deuxième manche commença... Cette fois, la chance sembla vouloir retourner à ses anciennes amours? Le camp de l'oncle marqua huit à trois. Bougre! C'était une partie chaude!!

—Dix à douze! cria mon père, s'exaltant au jeu. Allons, Primitive! Brasse ça comme il faut. Coupons ça court. En trois bouillons en dehors du chaudron!! Un capot pour le steck ou, si t'aimes mieux, un petit chien pour leurs étrennes.....

—Aie! toi, là! Attention Pierre! Doucement un peu. Ça se donne, à deux, tu sais, ces choses-là. N'est-ce pas Zélie? Plantons-nous. Y es-tu?

—Oui, c'est ça, fit cette dernière. Les autres ont eu leur part: deux beaux capots! Faut pas être chiche. Donnons un petit chien à Pierre. C'est bien le moins, le maître de la maison, il mérite bien qu'on y mette un petit fion.....

—Ben! V'là le reste! Zélie qui fait des rimettes, à c'te heure, fit mon père vexé.

Pendant ce temps, ma tante Primitive, les mains un peu gourdes, distribuait lentement les cartes, palpant chacune entre le pouce et l'index pour bien s'assurer qu'elle n'en donnait pas plus qu'il ne faut à chaque joueur.

C'était, cette fois, à ma tante Zélie la main. Une main déplorable qui la fit pâlir de dépit: des bâtons et quelques figures.

Son meilleur jeu était en pique. Trois piques au neuf. Neuf, dame, valet, Elle attaque donc avec sa dame; mon père mit le huit; l'oncle Samuel sur